

PROLOGUE

Le podium

Par Sally Ann Fennely, mannequin

Âge : 18 ans

— *T*ingle-moi ça ! Les habilleurs étaient sur les nerfs.

Ça, quoi ? me demandai-je.

— Elle !

J'avais ma réponse : *ça*, c'était moi.

C'était la folie. On m'avait mesurée au moins cinq fois. Je pensais que ce serait le pire moment, cinquante mannequins rêvant toutes d'avalier un hamburger. Rien à voir avec les auditions passées chez moi, en Alabama.

Je bafouillai mes premiers mots de la journée :

— C'est trop grand pour moi. Vous devriez peut-être essayer sur une fille plus grosse.

— Il n'y a pas de filles plus grosses, marmonna l'habilleur avec un sourire mesquin.

Je regardai autour de moi. Il avait raison. La semaine dernière j'étais mince, la fille la plus mince de ma ville du Sud. On m'appelait « Sally le Haricot » et on me demandait si je devais tourner sur moi-même sous la douche pour être mouillée. Ici, j'étais la grosse.

– Mets-toi dans la queue ! me hurla l'habilleur.

Je m'exécutai.

Je me répétais un mantra silencieux : respire, respire, un pas après l'autre. La fille derrière moi brisa ma concentration en m'interpellant avec un accent typiquement new-yorkais.

– Je crois que c'est toi qui porte *la* robe, me dit-elle.

Cela ressemblait plus à un avertissement qu'à une information.

– La robe ?

Je ne comprenais pas de quoi elle parlait. J'avais déjà du mal à respirer. Nous nous rapprochions du podium.

– Tous les ans, il y a *une* robe, m'expliqua-t-elle. Celle que veulent toutes les femmes du premier rang. Tu les vois ? Elle fit un signe de tête vers les deux amples rideaux qui venaient de s'entrouvrir, me laissant apercevoir la foule des spectateurs. J'aurais préféré n'avoir rien vu.

Elle continua.

– En automne, toutes les femmes du premier rang portent cette robe sur les couvertures des magazines, sur les tapis rouges. Et en général elle est courte et noire, comme celle que tu portes.

Sa voix faisait presque oublier sa beauté. Elle me faisait penser à ces actrices du cinéma muet que ma grand-mère adorait et dont la carrière avait commencé à battre de l'aile dès les débuts du parlant. J'aurais aussi bien pu parler à une étrangère. Si elle avait entendu mon accent du Sud, elle aurait sans doute eu la même impression. C'est pour cette raison que j'ai à peine ouvert la bouche depuis mon arrivée à New York. Quand je parle, c'est avec prudence et par phrases courtes. Je peux faire illusion pendant une phrase ou deux, mais ce n'est pas

facile. Je me force à parler trois fois plus vite que d'ordinaire, sinon les gens ont comme envie de m'arracher les mots de la bouche. Et mon cerveau doit se rappeler du début, ce qui n'a rien d'évident non plus. Apparemment, ils ne me comprennent pas plus que je ne les comprends. On pourrait croire que ça nous rend tous égaux, mais ce n'est pas le cas. Pas ici.

Il n'y a pas que parler qui me pose problème ; même marcher n'a rien d'évident. Lors de mon premier jour ici, j'avais commis l'erreur de m'arrêter en pleine balade pour lever les yeux vers un gratte-ciel et *bam*, un homme m'était rentré dedans. Il s'était mis à râler : « Vous êtes dingue ou quoi ? » Comme si j'avais pilé en pleine autoroute ! J'ai imaginé l'effet domino : toute une ville se ramassant sur le trottoir à cause d'une petite provinciale qui lambine.

Le lendemain, il avait plu. J'avais déjà eu assez de mal comme cela à m'orienter dans la ville, alors sous le déluge. J'avais été tellement intimidée par les habitants qui enjambaient les flaques, soulevaient ou baissaient leurs parapluies en une synchronisation parfaite, que je n'étais jamais sortie de l'abri que m'offrait la marquise de mon immeuble. J'avais eu l'impression que tout le monde, sauf moi, connaissait par cœur le fonctionnement de cette chorégraphie. J'étais restée là jusqu'à ce que la pluie cesse.

La fille à l'accent new-yorkais continuait à me parler de la robe. Il y avait une dizaine de filles entre le podium et nous.

– Il y a peut-être de la concurrence avec une robe que portait ma copine Adeline hier à un autre défilé. C'était peut-être elle, *la robe*. Adeline m'a dit que les flashes crépitaient. De la folie. Surtout quand elle est arrivée au

bout du podium. J'aimerais être le genre d'amie qui lui souhaite ça. Mais franchement, je ne supporterais pas de la voir sur la couverture de *Women's Wear Daily*. La robe finit toujours par faire la couverture de *Women's Wear Daily*, juste avant que ça s'embarque sur le mode « qui porte quoi et où ». La robe peut devenir assez célèbre, et le mannequin aussi. On m'a dit que la fille qui la portait il y a deux ans a obtenu un rôle dans un film de Woody Allen. Et c'était une nouvelle tête, exactement comme toi. Tu comprends, tu n'es une nouvelle tête qu'une fois. Ils donnent la robe soit à une fille nouvelle, soit à une fille célèbre. Et grâce à Woody Allen, son visage est devenu célèbre ! Tu crois qu'il est pédophile ? J'espère que non.

Elle n'avait pas l'air de souffrir pour respirer, alors que je devais me concentrer pour y arriver. Il n'y avait plus que huit filles entre le podium et nous. Ce qui ne l'empêchait pas de jacasser.

– Il y a des choses comme ça, je n'ai pas envie d'y penser. Par exemple, la semaine dernière, une copine m'a dit que les rondelles de citron que les serveurs mettent sur les verres d'eau sont, genre, empoisonnées. Elles sont couvertes de germes, de caca même, c'est ce qu'elle m'a dit, parce que les serveurs ne se lavent pas les mains. Alors que pour moi, depuis trois ans, cette rondelle de citron, c'est ce qui ressemble le plus à un gâteau. Qu'est-ce que je vais faire ? J'aimerais bien ne pas avoir entendu ça. Sur les rondelles de citron et sur Woody Allen.

Une rondelle de citron ? Cela m'étonnait. La seule chose que ces filles prenaient comme dessert, de ce que j'avais vu, c'était une cigarette. Elles étaient toutes exactement identiques – des oiseaux tombés du même nid, comme on dit par chez moi. Elles marchaient

toutes de façon identique, avec quelque chose d'éthéré, d'aérien dans la démarche. J'étais sûre qu'elles allaient flotter sur le podium tandis que j'aurais l'air d'une écolière aux bottes crottées de boue. Et elles parlaient toutes la même langue. Elles ajoutaient des mots dans leurs phrases qui n'avaient aucun sens pour moi. Comme *sérieux* ou *genre*. Genre ceci et cela, sérieux. Comme si, quand elles n'ajoutaient pas *sérieux*, elles ne proféraient que des mensonges. Et la plupart de leurs histoires commençaient par : « Ne me juge pas » L'équivalent d'une carte sortie-de-prison au Monopoly. « Ne me juge pas, mais j'ai couché avec ton mec. » Ou « Ne me juge pas, mais j'ai mangé une tarte aux noix de pécan hier soir. » Là, je baratine, sérieux, c'est impossible qu'une de ces filles prononce la deuxième phrase. Genre, vraiment impossible.

Six filles avant moi. Je ne sais même pas comment je suis arrivée ici. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. Je suis montée à bord d'un bus Greyhound. Quand vous naissez avec ma frimousse et avec des jambes interminables, inutile de réfléchir à une autre façon de vous en sortir. Je me débrouillais bien à l'école, mais il n'y avait pas d'intérêt à poursuivre. Quand je rentrais à la maison avec ma petite sœur Carly et nos bulletins de notes, ma mère étudiait le sien en détail et jetait à peine un coup d'œil au mien. Ma sœur est petite, comme tout le monde du côté de ma mère. À l'école primaire elle était la plus grande, mais ça n'a pas duré. Elle n'est pas bête, sans être un génie. Et je ne suis pas moins douée qu'elle. Mais ma mère regardait à peine mes bulletins scolaires. « Avec des jambes comme les tiennes, disait-elle, tu n'auras qu'à te trouver un homme riche. Carly doit apprendre à se débrouiller toute seule. » Ce genre de phrase ne m'a

pas incitée à bûcher. Il n'y a pas que mes jambes. J'ai la gueule, la peau, les cheveux, la totale. Le genre de beauté devant laquelle les gens s'arrêtent, comme devant un tableau. Un très grand tableau. Sans la moindre imperfection. De l'extérieur, en tout cas. À l'intérieur, j'étais jalouse de Carly. Quand elle parlait, les gens l'aimaient ou ne l'aimaient pas. Pas moi : je n'avais qu'à entrer dans une pièce pour que tous les garçons m'aient bien. Mais ils n'écoutaient pas un traître mot de ce que je racontais. Je me sentais tellement seule que j'ai fini par partir à New York, où j'allais pouvoir me mélanger à d'autres spécimens parfaits et ainsi passer inaperçue. Et cela m'a semblé merveilleux – jusqu'à maintenant. Plus que quatre filles devant moi, toutes avec une gueule, une peau, des jambes... Non, plus que trois. Je me frottai le visage pour empêcher mes mains de trembler.

La voix nasillarde interrompit ma transe nerveuse :

– Il n'y a pas que les rondelles de citron, tu vois. Les menthes dans les présentoirs au comptoir, elles ont aussi été testées, et...

J'espérais que je ne portais pas *la robe*. Elle me semblait trop simple. J'aurais cru que *la robe* serait spectaculaire et tape-à-l'œil, un peu comme la fille qui me parlait à l'oreille. La robe sur mon dos était discrète. Je n'y connais rien à la mode. Je ne connais que ce que j'en ai vu dans les magazines, et j'en avais feuilleté les rares fois où ma mère nous avait emmenées à Batesville, Carly et moi, pour faire des manucures et des pédicures. C'est comme ça, d'ailleurs, que je me suis retrouvée à New York. Il y avait eu un article dans un de ces magazines : *Pourriez-vous défiler comme mannequin ?* J'avais regardé la liste : taille, entre 1,75 et 1,80 m, OK ; tour de poitrine, entre 80 et 90 cm, OK ; tour de

taille, entre 55 et 60 cm, OK ; tour de hanches, entre 80 et 90 cm, OK. Ils m'avaient mesurée directement dans le salon. Le temps que mes deux couches de vernis à ongles rouge cerise sèchent, mon sort avait été scellé. De toute façon, il n'y avait pas assez d'argent pour que nous allions toutes les deux à la fac, et c'est Carly qui était « faite pour les études ».

– À toi !

Une main me poussa dans le dos. Comme pour un saut en parachute. Même si je ne connais rien non plus aux sauts en parachute. Je m'avançai sur le podium, et les flashes se mirent à crépiter exactement comme la fille me l'avait dit. J'étais à deux doigts de tomber dans les pommes. Sérieux.

Septième Avenue

Par Morris Siegel, couturier
au Garment Center
Âge : presque 90 ans

Pendant que l'ascenseur grimpe vers le seizième étage, je me laisse aller un instant à rêver à la couverture de *Women's Wear Daily*. Nous l'avons déjà eue plusieurs fois au fil des ans, mais c'est ma toute dernière chance, la dernière *fashion week* avant ma retraite. J'ai un bon pressentiment au sujet d'une des robes. Dès que notre styliste m'a montré le croquis, j'ai senti que j'avais un modèle spécial à travailler. À travers la grosse porte vitrée, je vois le journal glissé dans notre boîte aux lettres, comme tous les matins. Je fonce, le cœur battant la chamade. Oui ! La petite robe noire de l'année est la mienne. Portée à la perfection par un mannequin aux yeux de biche qui donne l'impression d'effectuer son premier défilé. J'ai réalisé cette robe avec mes deux mains. La robe de la saison ! Elle arrivera dans les magasins en août, d'ici quelques mois, et quand les dernières commandes tomberont, nous serons en décembre et je fêterai ma retraite. Quel plaisir de partir au sommet de sa gloire !

Tous les matins, à six heures, je suis le premier arrivé dans le *showroom* Max Hammer. Et aujourd'hui encore, tandis que les derniers flocons de neige tombent sur les rues de Manhattan, je suis à l'heure. Enfin, la mienne. Personne n'arrivera avant plusieurs heures. J'ouvre la lourde porte vitrée avec un sentiment de victoire. Pas mal pour un vieillard de quatre-vingt-dix printemps. Les mots *Max Hammer Ltd.* sont écrits en lettres d'or à l'entrée. Elles y sont depuis soixante-quinze ans. Et cela fait autant d'années que je pousse cette porte vitrée ; au départ je n'avais besoin que d'un simple index, maintenant je dois y aller à deux mains en poussant un grognement.

Max est parti il y a huit ans. Avant, c'est lui qui arrivait le premier. J'avais parfois l'impression qu'il dormait sur place. Pas moi : arrivée à six heures du matin, départ à six heures du soir. Je n'ai jamais raté un dîner avec ma femme, Mathilda, et notre fille, Sarah. Cette dernière a la soixantaine aujourd'hui, et deux fils. Le cadet de mes petits-fils, Lucas, est urgentiste ; l'aîné, Henry, joue du violoncelle dans l'orchestre philharmonique de New York. Max a eu deux garçons. C'est le plus jeune, Andrew, qui dirige l'affaire aujourd'hui, même si à plus de cinquante ans il n'est plus vraiment jeune. C'est un homme intelligent, Andrew. Suffisamment intelligent pour savoir que, contrairement à ses parents, il n'a pas l'œil pour la mode. Mais il a quand même eu envie de reprendre les rênes. Alors il est allé à Wharton et peu à peu il a remplacé son père quand Dorothy et lui ont pris leur retraite, il y a vingt ans. Dans l'année qui a suivi, Max Hammer est passé de roi de la copie sur la Septième Avenue à roi tout court, et cela sans changer le nom sur la porte. Et j'étais là, à réaliser les patrons, pendant tout ce temps.

J'ai rencontré Max Hammer en ralliant l'Amérique, à l'été 1939, sur un bateau en partance du port de Gdynia en Pologne. C'est mon cousin Morris qui avait un billet, et mon père m'avait emmené avec lui assister à son départ. Cela se passait une semaine avant ma bar-mitsvah, et j'étais triste que mon cousin la rate. Quand nous sommes allés le chercher ce matin-là, il était malade. Très malade. Il brûlait de fièvre. Sa mère, pourtant inquiète, avait insisté pour qu'il monte quand même à bord du navire. Nous nous ressemblions, Morris et moi. Même s'il avait seize ans, il était petit ; quant à moi, à treize ans, j'étais grand. Les gens nous prenaient souvent pour des jumeaux. Son père était mort quelques années plus tôt, et nous avions grandi presque comme deux frères. Mon père était couturier et il nous avait appris tout ce qu'il savait, de la réalisation d'un patron à partir d'un croquis à la confection des boutonnières sans machine.

Quand nous sommes arrivés près du bateau, l'embarquement lui fut refusé. Des plaques rouges couvraient la moitié de son corps – on voyait presque la chaleur qu'il dégageait. Maintenant que je connais une bonne partie des maladies infantiles qui existent, je dirais qu'il avait une roséole. Le commissaire de bord lui interdit d'embarquer en déclarant d'un ton sec qu'il entraînerait tout le monde par le fond.

Mon père prit le billet de Morris, son sac, ses papiers, et nous emmena vers l'autre passerelle. Je pensais qu'il voulait juste essayer la deuxième entrée pour Morris, mais il me donna tout l'argent qu'il avait dans les poches, tout ce que Morris avait sur lui, et l'anneau en or de son mariage. Il déposa un baiser sur mon front et me dit de monter à bord. Je pleurai, je suppliai, j'implorai. J'essayai de l'avertir des hurlements que ma mère pousserait à son

retour à la maison, sans son seul fils, à une semaine de sa bar-mitsvah. Je baissai les yeux, honteux de pleurer, et lorsque je relevai finalement la tête, ils n'étaient plus là. Je n'ai jamais revu mon père et mon cousin. Max Hammer, qui avait six ans de plus que moi, avait assisté à toute la scène. Il me tira par la manche vers la passerelle en me disant que mon père venait de me sauver la vie.

Il me fallut trois ans pour retrouver l'usage de la parole. Entre-temps, Max m'avait raconté toute l'histoire de sa vie – même ce qui ne lui était pas encore arrivé. La première chose qu'il ferait, arrivé en Amérique, serait de retrouver sa petite amie, Dorothy, qui s'y trouvait déjà depuis plusieurs mois, pour lui demander de l'attendre. Ils avaient déjà attendu tellement de temps. Il disait qu'il avait su que c'était elle dès la première fois où leurs regards s'étaient croisés à travers la vitrine de la boutique de son père, qui était tailleur à Cracovie. Ils avaient à peine douze ans à l'époque. Il disait qu'il lancerait son affaire, puis qu'il l'épouserait et ferait le reste de sa fortune. Même dans l'entrepont de ce bateau infesté de rats, avec à peine une miche de pain à partager, j'ai cru tout ce qu'il me racontait. La vie était faite pour lui.

Je lui ai expliqué que je serais de bar-mitsvah le samedi suivant, et il s'est arrangé pour que nous puissions faire une petite célébration. J'ai récité mes extraits de la Torah, et alors que nous étions au beau milieu de l'Atlantique, l'Allemagne a envahi la Pologne. Je m'inquiétais à chaque instant, ignorant si je reverrais un jour ma famille ou mon pays. Quand je suis monté sur le bateau, j'étais un enfant ; à mon arrivée en Amérique, j'étais un homme. Et pas seulement à cause de ma bar-mitsvah. J'avais pris le nom de mon cousin, Morris Siegel, ainsi que son âge, environ dix-sept ans. Je ne connaissais personne à part

Max Hammer, mais j'avais le sentiment que cela pouvait suffire. Tout se déroula comme il l'avait prédit. Même si tout n'eut pas lieu dans l'ordre où il l'avait annoncé.

La première chose que nous fîmes fut de nous rendre à Brooklyn pour retrouver Dorothy. Elle avait envoyé une photo prise sous un panneau, au coin d'un carrefour à l'angle de Coney Island Avenue et de l'Avenue J. Nous attendîmes toute la journée devant le panneau. Max m'avait tellement montré la photo sur le bateau que c'est moi qui la repérai en premier. Je n'avais jamais vu de gens aussi heureux de se retrouver – j'étais trop jeune pour avoir eu une petite amie et je n'imaginai pas ce qu'on pouvait éprouver pour une femme. Les baisers et les larmes. Ils pleuraient tous les deux. Je n'avais jamais vu un homme pleurer de cette façon auparavant. Il n'avait pas seulement les yeux baignés de larmes, elles roulaient sur ses joues à gros bouillons. Dorothy nous entraîna dans un petit restaurant juif et nous mangeâmes comme si nous n'avions rien avalé pendant un mois, ce qui n'était pas loin de la vérité. Ces petits bouis-bouis me manquent – avant, il y en avait autant que de Starbucks dans les vieux quartiers juifs. Les crêpes chaudes et les serveurs froids. Max évoqua ses projets, et la nécessité d'attendre qu'il ait démarré son affaire avant de se marier. Alors elle lui parla de ses propres plans : elle se moquait qu'il n'ait pas d'argent, il était hors de question qu'elle vive sans lui. Ils se marièrent dans la semaine. Dès le départ, c'est elle qui décida de tout.

Je réussis à contacter un cousin éloigné qui avait un atelier de confection de robes à Jersey City. Il m'offrit un travail. Cette place d'apprenti patronnier correspondait parfaitement aux plans grandioses de Max et j'étais heureux d'avoir un emploi là-bas.

Au-delà de ça, les quelques nouvelles que nous avions de notre pays n'étaient pas bonnes et le fait d'avoir le même travail que mon père me donnait le sentiment d'avoir un lien plus fort avec lui. Le patronnier me prit sous son aile et m'enseigna sa façon de faire, même si je préférerais le tour de main de mon père. L'année suivante, Max convainquit mon cousin de le soutenir pour ouvrir un atelier de confection de robes sur la Septième Avenue. En plus de lui prêter de l'argent, mon cousin me mit à sa disposition et, en un clin d'œil, la marque Max Hammer fut sur les rails.

Les premières années furent les meilleures. À ce stade, j'étais capable de créer des modèles selon n'importe quel style. Alors que les autres patrons autour de nous avaient des stylistes à la mode et fabriquaient des créations originales, Max avait une autre idée en tête. Il m'envoyait tous les jours au kiosque acheter les magazines de Hollywood : *Film*, *Photoplay* et *Motion Picture*. Si c'était assez bien pour Carole Lombard, Joan Crawford ou Bette Davis, nous n'avions qu'à copier. Il avait un œil extraordinaire et savait d'emblée quelle robe irait parfaitement à l'Américaine de la rue tout en lui donnant l'impression d'être une star de cinéma. Alors que les autres couturiers avaient besoin d'un prototype pour produire une copie, j'arrivais généralement à m'en sortir avec une photo.

Nous n'essayions pas de tromper les gens. Lors de la semaine où tous les créateurs présentaient leurs nouvelles collections, quand les acheteurs venaient, nous laissions des photos des vedettes sur les tables du showroom. Notre première ligne portait même les noms des actrices. Dorothy avait une taille parfaite et lorsqu'elle apparaissait dans une robe Greta Garbo ou Loretta Young, les acheteurs sortaient leur plus beau

stylo, comme aimait à le dire Max quand ils passaient de grosses commandes. L'affaire était florissante, et la saison d'après plusieurs ateliers se mirent à imiter notre façon de faire. Mais nous étions les premiers et, en toute franchise, nous étions les meilleurs. Max ne tarda pas à faire déménager sa femme, tombée enceinte entre-temps, de Coney Island à Central Park West. Personne n'aurait pu croire qu'ils venaient tous les deux d'un petit village polonais, un *shtetl*. Dorothy s'habillait dans les boutiques les plus huppées de la Cinquième Avenue et du célèbre Lady's Mile, où elle achetait les derniers articles en provenance de Paris et de Milan. Si bien que je ne travaillais plus seulement à partir de photos. Je désassemblais ses robes superbes, étudiais les détails de l'ouvrage, puis recousais les pièces ensemble. Nous formions une équipe de rêve, même si cette expression n'existait pas encore.

Je trouvai l'amour, moi aussi. Je tombai amoureux de Mathilda à la minute où je la vis, sur la ligne L du train qui me ramenait à Brooklyn. Elle portait des chutes de tissu que son patron lui avait laissé emporter, et au bout de seize arrêts je parvins à la convaincre de me les laisser porter à sa place. Elle était presque une Américaine de la première génération ; elle était née sur le bateau – ses parents avaient fui l'Autriche, et elle aimait dire qu'elle était de nulle part et de partout. Ses parents me firent bon accueil, et faire à nouveau partie d'une famille aida un peu à atténuer ma peine. C'était l'été 1945 et la guerre venait de prendre fin. Au fil du temps, les gens m'avaient rapporté des bribes d'informations à propos de mes proches, et l'espoir que j'avais nourri au départ de les revoir avait diminué à chaque nouvelle qui me parvenait, plus horrible que la précédente. Je savais que pour les

honorer, je ne pouvais faire qu'une chose : vivre pleinement une vie assez grande pour nous tous. J'épousai Mathilda, et elle porta vite notre enfant.

Beaucoup de changements eurent lieu dans l'industrie de la confection, mais j'ai continué avec les mêmes principes. Les modes passent, mais un patron reste un patron. Les épaulettes des années quarante et cinquante furent abandonnées au profit des robes sans bretelles dans les années soixante et soixante-dix. Contrairement à moi, Max évolua avec le temps. Dans les années soixante-dix, il investit dans des discothèques et il passa ses nuits à danser avec Dorothy. Du moins c'est ce que j'imaginai – je n'ai jamais mis un pied en discothèque. Dans les années quatre-vingt, ils se prirent de passion pour la course de trot. Ils achetaient des chevaux de course et on les prenait en photo dans les box. Ils menaient grand train. Les épaulettes revinrent à la mode au même moment. Je menais une vie plus modeste, mais je ne l'aurais échangée pour rien au monde.

Finalement, Max prit sa retraite et il emménagea à Palm Beach avec Dorothy. C'est à ce moment-là que leur fils Andrew reprit l'affaire. Max a vécu la vie qu'il m'avait racontée sur le bateau tant d'années plus tôt – son rêve américain. Le seul bémol, c'est qu'il détestait Palm Beach. Il disait que toutes les femmes se baladaient avec la même robe, la Lilly Pulitzer. Il fit promettre à son fils de ne jamais la copier. Ce n'était pas digne des copies Max Hammer, disait-il en plaisantant. Mais Andrew n'avait aucune intention de copier la Lilly Pulitzer, ni aucun autre modèle. Lui aussi, comme son père, avait ses propres projets. Il voulait amener Max Hammer à un tout autre niveau en exploitant la qualité

reconnue de notre atelier pour créer des modèles originaux. Il alla dans les meilleures écoles de stylisme chercher la crème des jeunes créateurs. Ces derniers me donnaient un croquis et je donnais une réalité à leur vision. Nous travaillions bien tous ensemble, et je crois que c'est l'excitation de créer réellement la mode qui m'a retenu de prendre ma retraite toutes ces années.

Le patronnier qui me succèdera ne travaillera pas comme moi. Je suis l'un des derniers dans cette industrie à tout faire entièrement à la main. Je drape un mannequin de mousseline, puis je dessine le patron sur du carton. Je reste au plus près de l'inspiration du styliste pour donner vie à son dessin – mes mains, mon travail. Les patrons sont tous faits sur ordinateur aujourd'hui. Certains ne voient pas les robes avant les essayages. Mais quand ça leur arrive, j'espère qu'ils les traitent avec le respect qu'elles méritent. Une robe bien faite a quelque chose de magique. Et le couturier est comme un magicien.

J'imagine que les épaulettes des années quatre-vingt reviendront encore à la mode, mais je ne serai plus là pour les placer. C'est ma dernière collection d'automne. Je regarde une dernière fois la photo de ma robe en couverture de *Women's Wear Daily*. J'ai eu une belle vie.